## II

# A PROPOS DE L'OUVRAGE DE STÉPHANE RATTI, *POLÉMIQUES ENTRE PAÏENS ET CHRÉTIENS*

(Paris, Les Belles-Lettres, Collection Histoire, 2011, 289 pages)

par François Heim
Professeur émérite à l'Université de Strasbourg

Voici un livre qui représente l'étape la plus récente du parcours scientifique de l'auteur, et sans doute pas la dernière. L'aventure a commencé il y a une quinzaine d'années, quand l'auteur est entré dans le cercle d'érudits qui, tous les deux ans, se réunissent pour de savants échanges sur l'*Histoire Auguste* : *Bonner Historia Augusta Colloquium*. Ce colloque donne régulièrement lieu à un beau volume qui réunit les contributions passionnantes, même pour des non initiés. Il est vrai que la série publiée à Bonn sous l'égide d'Andreas Alföldi, puis à Bari sous celle de Giorgio Bonamente se recommande de grandes signatures. L'aventure personnelle de S. Ratti s'inscrit donc dans une recherche collective commencée il y a plus d'un siècle par H. Dessau.

A force de rapprochements, de découvertes de sources, de parallèles et d'influences plus larges, la date probable de la rédaction de l'*Histoire Auguste* a été fixée entre 390 et 405. Quant à l'auteur, le portrait robot qui en a été dessiné en fait un lettré issu du milieu sénatorial, païen militant, nostalgique de la grandeur romaine fondée sur la tradition et la religion, administrée par un sénat exemplaire. Il était admis que l'œuvre était issue du « cercle » de Symmaque, porte-parole du sénat, panégyriste de Valentinien Ier et de Gratien. L'auteur de cette œuvre s'entoure de mystère. Par jeu ? Par crainte de représailles impériales ? Par coquetterie ou par pudeur ?

Plusieurs études de S. Ratti résumées dans un volume paru en 2010 sous le titre : *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne* sont développées et précisées par le présent *Polémiques entre païens et chrétiens.* En 2005, au colloque de Bamberg, l'auteur a développé avec fougue et brio la théorie que l'*Histoire auguste* avait été écrite par Nicomaque Flavien senior, qu'il appelle tantôt auteur, tantôt rédacteur de l'ouvrage. Depuis, il ne cesse de revenir sur sa « découverte » (p. 131) pour l'affirmer encore et encore et l'étayer d'arguments nouveaux : « La conclusion s'impose » (p. 162), « le doute n'est plus permis » (p. 164) ; Nicomaque Flavien a écrit l'*Histoire auguste* : « La preuve de cette paternité n'est plus à faire », il faudra désormais « tirer toutes les conséquences » (p. 130) de cette nouvelle donnée. L'auteur développe quelques unes de ces conséquences en montrant que le contenu de l'œuvre corrobore l'hypothèse.

Une Introduction dense résume la position de l'auteur, qui identifie des « Annales » de Nicomaque Flavien avec l'*Histoire auguste.* Il dégage ensuite les aspects historiquement authentiques de cette fiction-mystification : attachement de l'aristocratie païenne aux valeurs et à la religion d'autrefois, peur de s'exprimer librement, indignation et révolte contre l'interdiction du culte païen, polémiques voilées contre les chrétiens, en particulier contre les moines et les moniales.

Le livre est organisé en deux parties : 1) Le malaise païen, et 2) Nicomaque Flavien senior et les chrétiens. Au cœur des deux parties, on trouve les attaques des païens contre un christianisme qui cherche à s'imposer dans des domaines qui lui

étaient étrangers : la politique, la culture et le divertissement. La lourde charge contre l'inquisition policière dont les païens auraient été victimes commence par faire de S. Augustin un censeur menaçant. Le ton est ainsi donné. Les auteurs païens sont surveillés et se réfugient dans la prudence, le silence ou la dissimulation. Libanius, Eutrope, Festus, Symmaque… illustrent cette vigilance craintive : ne rien écrire qui leur nuise.

Valérien déclenche la persécution anti-chrétienne de 257-258 pour rétablir la *pax deorum* : l'empire est menacé par les barbares et par la décomposition interne, tandis que la Gaule et Palmyre font sécession. Parmi les évêques martyrs, on trouve Cyprien de Carthage et Sixte de Rome. Ambroise raconte le martyre de Sixte et de son diacre Laurent comme un combat glorieux dont l'éclat peut être opposé aux « exemples » les plus prestigieux de la Rome antique. Du côté païen, une déclamation, transmise parmi les *Grandes déclamations pseudo-quintiliennes,* exalte la chasteté du *Miles Marianus* opposable à la vertu d'Hilarion et de Malchus dont Jérôme a écrit les *Vita.*

Autre lieu de polémique : les jeux. Les spectacles traditionnels sont interdits les dimanches ; une trentaine de lois sont édictées autour de 400. La volonté impériale est bravée par la foule dans toutes les grandes métropoles de l'empire : besoin de divertissement en un siècle marqué par la misère et le malheur ? Ou volonté de retourner à la religiosité d'autrefois ?

La résistance païenne est enfin portée par deux œuvres littéraires de genre différent : le *De reditu* de Rutilius Namatianus et le *Querolus* d'un auteur inconnu qui pourrait être Avianus. La comédie reste inféodée au polythéisme. Elle est dédicacée à Rutilius Namatianus et s'en prend à saint Augustin en parodiant la scène du vol des poires et décalque, en la ridiculisant, la scène du jardin : *tolle et lege* (p. 92-93). L'auteur, même s'il n'est pas Avianus, appartenait au cercle de Nicomaque Flavien junior, présent dans les *Saturnales* de Macrobe. Quant au dédicataire du *Querolus*, Rutilius Namatianus, il appartenait au même cercle ; il a manifesté son horreur pour l'extrémisme des moines et partage l'idéologie exprimée par le *Querolus*. Les passages satiriques dirigés contre le Juif de Faléries et les moines de Capraria sont bien connus.

Le portrait de Nicomaque Flavien a été souvent brossé, en particulier par S. Ratti lui-même dans *Antiquus error* (2010). Il est ici complété sur trois points :

— les attaques chrétiennes dirigées contre lui,
— l'évocation de ses compétences philosophiques et juridiques,
— le rappel de son attachement aux valeurs païennes.

Sont ici rappelés opportunément le vicariat en Afrique au cours duquel Nicomaque Flavien favorisa les donatistes contre la grande Eglise, et le « revirement » de 392 qui le dressa directement contre Théodose. Le récit de la bataille du Frigidus donne à Rufin et à S. Augustin l'occasion de s'en prendre surtout à Nicomaque Flavien. Le *Carmen contra paganos* est dirigé contre lui et non contre Prétextat. Un grand nombre d'injures ne peuvent convenir qu'à Nicomaque Flavien ; quant à son hydropisie, inconnue par ailleurs, elle doit être entendue au sens métaphorique d' « avarice ». Enfin, un épilogue s'en prend de façon polémique à Alan Cameron, et à « une lignée d'universitaires anglo-saxons », qui présenteraient des derniers païens une image frelatée : ceux-ci n'auraient pas su opposer de la résistance au christianisme triomphant. On ne peut que souscrire au vœu de l'auteur « que le débat scientifique se poursuive les prochaines années » (p. 180).

Le livre est écrit avec flamme. L'allant, la conviction, le dynamisme enthousiaste avec lesquels S. Ratti expose sa thèse impressionnent le lecteur qui se sent poussé à prendre parti. Les idées jaillissent de façon inattendue La démarche vigoureuse,

« par sauts et par gambades », est guidée par une évidente passion intellectuelle et s'appuie sur une érudition qui opère des rapprochements inédits. Qu'en faut-il penser ? Des remarques ponctuelles d'abord.

— La volonté de réhabiliter Nicomaque Flavien et l'aristocratie païenne, certes maltraités dans des publications antérieures, engagent S. Ratti à un parti pris antichrétien. Ainsi, saint Augustin a-t-il fait appel à la censure impériale ? (p. 35) Non ! Il a entendu dire (*ad me perlatum)* qu'un contradicteur a écrit une réfutation des trois premiers livres de *la Cité de Dieu*, mais « qu'il attendait un moment favorable pour la produire sans danger (*sine periculo*) ». Il l' « avertit » de n'en rien faire parce qu'il ne sert de rien « de crier plus fort que la vérité » et il invite le contradicteur à s'informer : « Ceux qu'il aura consultés lui donneront, dans la mesure de leur pouvoir, en une amicale discussion (*amica disputatione*), une réponse honnête, sérieuse et franche. » (C.D.V, 26,2, BA 33 p. 763). Augustin, friand de ces *disputationes,* n'attend que l'occasion d'être « consulté » et de donner la réplique. Il aurait été malheureux qu'un censeur le prive du débat.

— Le diacre Laurent a-t-il mis en scène, lors de son martyre, une macabre parodie de l'eucharistie ? *Assum et uersa et manduca* (*De off.* XLI 207 – C.U.F. p. 197). Ambroise ne commente pas ce texte douteux, auquel il est invité à recourir par « la guerre des grands hommes » dont S. Ratti montre avec pertinence l'apparition à partir du règne de Constance. Le texte est le représentant-type de ces *Passions* inauthentiques dont l'époque produisit un grand nombre, sévèrement traitées par le bollandiste H. Delehaye dans plusieurs de ses ouvrages. L'évêque d'Hippone connaît, lui aussi, ce texte qu'il cite dans ses panégyriques de saint Laurent (*Sermons* 202, 203, 204, 205)… Il préfère toutefois commenter l'évangile : *Quod in evangelio audiuimus* (203, 1). Depuis Tertullien, les chrétiens se battaient contre le reproche de cannibalisme. Ils n'allaient pas donner aux païens des armes contre eux-mêmes. Faut-il refuser toute créance aux « Vies » de l'époque sous prétexte qu'elles sont « arétologiques » ? Les matrices bibliques et antiques de la *Vita Martini* ont été magistralement démontrées par J. Fontaine (SC. 133, 134, 135). Ces schémas se retrouvent dans les *Vies d'Antoine, d'Ambroise* ou *d'Augustin*. Mais écrites immédiatement après la mort du saint, elles ne pouvaient pas heurter les souvenirs encore vivaces de l'entourage ; la transposition hagiographique s'appuie sur la réalité vécue. Par ailleurs, l'attachement de Flavien Nicomaque à sa religion, a pu lui inspirer des paroles et des gestes d'intolérance, tels que les propos que lui prête Paulin. En tout cas, Paulin se trouvait à Milan en 394. S'il n'a pas assisté au départ de l'armée d'Eugène, des témoins directs lui en ont fait un récit circonstancié, qu'il a transcrit dans la *Vita Ambrosii* .

— Martin, maintenant : il n'est pas possible de faire de cette haute figure un « troupier pacifiste », en dehors même de la question du grade qu'il avait dans l'armée de Julien : sous-officier ou officier (S.C. 134, p. 519). Le soldat Martin refuse de prendre les armes et de s'en servir contre l'ennemi. Il est chrétien ; sa religion ne l'autorise pas à tuer. Le Concile d'Arles ( canon III) autorise les soldats à déposer les armes en temps de guerre (cf. par ex. R.H. Bainton, « Die frühe Kirche und der Krieg », dans R. Klein (éd.), *Das frühe Christentum im römischen Staat, 1971,* p. 200 *sqq*.) : décision étonnante, mais que Martin respecte. Le christianisme n'était pas préparé à devenir religion d'Etat ; les évêques le savaient, mais au moins pendant un siècle refusèrent de modifier la morale héritée des origines. Le fossé entre la non-violence prônée par la prédication et les exigences de la défense de l'Empire se comblera, avec des hésitations dramatiques, au début du v$^{e}$ siècle. Qu'on en juge : quand les Vandales eurent dévasté la Tingitane et la Mauritanie et s'approchaient de Carthage, le comte Dardanus voulut se réfugier dans un couvent et devenir moine. Son évêque Augustin, qui s'était soigneusement renseigné sur les exactions barbares, le lui interdit et lui remontre qu'il est possible de

faire son salut les armes à la main (*Ep*. 197). Nous sommes loin du fringant frère Jean des Entommeures, mais il n'est plus permis à un soldat de jeter les armes (*proicere arma)* avant la bataille.

— Les chrétiens ne péchaient pas par excès de *philanthropia* à l'égard des étrangers accueillis sur le sol romain (p. 39). Nous savons qu'ils se demandaient, en un lamento répété de Paulin de Béziers à Salvien de Marseille, en passant par Augustin, quels péchés leur avaient valu cette épreuve. Les évêques réagissaient à l'invasion par des appels à la conversion : prière, jeûne, pénitence, abandon des mœurs dissolues. La *philanthropia,* notion grecque, a été prêchée aux empereurs par Libanius et surtout Thémistius, qui en a fait la qualité essentielle du prince. Dieu aime tous les hommes ; le prince est une icône vivante de Dieu. Les barbares sont des hommes. Il faut donc que l'empereur les aime (cf. *Orationes*, ed. G. Downey I, p. 3 *sqq*., *Or*. 6, 10, 11, respectivement vol. I, pp. 105, 195, 215 ; *Or*. 34, vol. II, p. 211).

— Devenir moine constituait aussi un excellent remède contre la malédiction évangélique des riches et des richesses : « Malheur à vous les riches » (Luc 6, 24) et « Va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres » (Mt 19, 21). Les *conuersi* suivent le conseil à la lettre et provoquent des désastres économiques qui aggravent les razzias des barbares. Le pouvoir politique était impuissant à endiguer la fuite des capitaux vers les hospices, les dispensaires, les orphelinats, sans compter les basiliques et leurs dépendances. Tout au plus pouvait-il espérer que les legs n'aillent pas vers ces gens, plus soucieux de leur salut éternel que de la prospérité temporelle ! Le christianisme était capable de se réformer, l'expérience aidant. Bientôt les moines eurent à gérer des villages prospères qui se construisent autour de leurs ermitages, en Syrie et en Palestine, et les évêques mirent en valeur les terres qui leur étaient léguées. Nous connaissons mieux la situation en Afrique qu'à Milan et à Rome (A.-G. Hamman, *La vie quotidienne en Afrique du Nord au temps de S. Augustin,* p. 289-293).

La grande énigme posée par la figure de Nicomaque Flavien, c'est la faveur que l'empereur Théodose lui garda, en dépit des « traîtrises » répétées de celui qui fut successivement son vicaire en Afrique et son préfet à Rome, surtout à partir de 392, quand le préfet prit ouvertement parti pour Eugène. Cependant, il était prêt à lui pardonner ce ralliement après la bataille du Frigidus et, par fils interposé, il a réhabilité sa mémoire. Un lien essentiel le liait à cet homme et à sa caste. L'empire avait besoin de l'aristocratie païenne qui refusait d'abandonner aux chrétiens le domaine intellectuel, politique et religieux. La rivalité entre les deux religions s'exprimait avec de plus en plus de violence après la mort de Constantin, surtout sous Julien – c'était le paganisme qui l'emportait – puis sous Théodose – et c'était le christianisme qui s'imposait ; la réaction païenne couvre la fin du IVe siècle et le début du Ve siècle. Les réflexions de S. Ratti sur l'*Histoire Auguste* soulèvent, on le voit, les problèmes fondamentaux liés à l'infléchissement d'une civilisation.

D'autres diront avec plus de légitimité le bien-fondé ou la non-recevabilité de la thèse centrale de l'auteur. Et de fait, la paternité de l'*Histoire auguste* avait déjà été attribuée à Nicomaque Flavien par E. Demougeot ; rappelons aussi une page un peu oubliée de Wernert Hartke (*Römische Kinderkaiser,* 1950, p. 411), qui dessine le portrait robot de l'auteur poussé en avant par S. Ratti. Le savant allemand s'est décidé en définitive, sans raisons contraignantes, pour le fils, Nicomaque Flavien junior (in *Klio*, Beiheft 45, 1940, p. 163). Pourquoi pas le père, donc, qui n'était pas l'homme d'un seul livre ? Mais est-il nécessaire d'identifier les *Annales* avec l'*Histoire auguste* ? L'embarrassante question de la dédicace à Théodose serait éliminée si les deux titres recouvraient des œuvres différentes. Les colloques sur l'*Histoire auguste* en pourront débattre encore.

Le mérite, qui n'est pas mince, de S. Ratti aura été d'attirer l'attention sur le rôle actif et positif qu'a joué l'aristocratie païenne au cours de cette période

trouble de l'implantation du christianisme dans un empire ravagé par les invasions. La transition d'une Eglise persécutée vers une Eglise qui prend en charge la destinée de Rome a été lente et douloureuse. En fournissant jusqu'au bout des serviteurs de l'Etat compétents et zélés, en stigmatisant les point d'incompatibilité doctrinale et morale du christianisme intégral avec la conduite d'un empire, l'aristocratie a permis l'émergence lente de la chrétienté après celle, plus violente, des états barbares. Signalons pour finir un ultime aspect de ce livre, paradoxal : on le lire comme un ouvrage ludique, pétri d'humour et de mystification, alors même qu'il incite à des réflexions sur la naissance d'une civilisation.

François Heim